ENTRETIEN AVEC MATS GRORUD

RÉALISATEUR ET ANIMATEUR NORVÉGIEN

D'où vient l'idée de ce film ?
Ma mère a travaillé comme infirmière au Liban pendant la guerre, dans les années 1980. Quand elle est rentrée en Norvège, elle nous a raconté la vie des enfants dans les camps. Elle nous a dit qu'un jour, la paix reviendrait et que nous irions tous ensemble là-bas. En 1989, nous avons déménagé au Caire. J'avais 12 ans et j'ai été scolarisé dans une école égyptienne avec ma petite sœur. Je me souviens très bien avoir été à Jérusalem et à Gaza au moment de Noël en 1989. Il neigeait et à chaque coin de rue, des enfants palestiniens faisaient le V de la victoire avec leurs mains. Des enfants de mon âge. C'était pendant la première Intifada.

Quelle est votre expérience personnelle du camp de Burj El Barajneh ?
Je me suis rendu au Liban et j'ai visité les camps pour la première fois à la fin des années 90, à l'occasion d'un voyage d'études organisé par le Comité pour la Palestine, une organisation de solidarité pour les Palestiniens installés en Norvège. Cette organisation proposait un programme qui permettait de séjourner dans les camps et de travailler pour des ONG.
En 2001, une fois mes études en animation terminées, je suis allé au Liban pendant un an. Je travaillais dans une école maternelle financée par une ONG dans le camp de Burj El Barajneh, à Beyrouth. J'animais aussi des ateliers pour les enfants dans différents camps avec d'autres ONG palestiniennes.

Quand avez-vous pensé faire de ces rencontres un film ?
J'ai commencé à interroger mes amis dans les camps, les questionnant sur leur vie et leur parcours : d'où venaient-ils ? Quelles étaient leurs histoires ? Comment vivaient-ils aujourd'hui et quelle était leur vision de l'avenir ? À partir de ces entretiens, j'ai travaillé sur un documentaire à propos du camp intitulé Lost in time, lost in place, tout en continuant à chercher un moyen de raconter ces histoires. En 2010, j'ai rencontré mon producteur norvégien, Frode Søbstad, et une idée a commencé à prendre forme…

Une idée de film ?
Oui, à travers trois personnages principaux : Wardi, son arrière-grand-père Sidi et le mystérieux Pigeon Boy. Je souhaitais créer un lien entre la nouvelle et l'ancienne génération. Parmi les personnes expulsées de Palestine en 1948, de moins en moins sont encore en vie, il ne fallait plus tarder. Au départ, nous voulions réaliser un court métrage, mais au fur et à mesure que le scénario avançait, je souhaitais inclure plus de scènes et de dialogues et mieux montrer la situation des Palestiniens qui vivent dans les camps. Il nous est apparu à mon producteur et moi qu'un long métrage serait plus approprié.

Quels thèmes se sont dégagés du projet ?
Nous souhaitions faire un film sur le passage du temps : le passé, le présent et le futur. Montrer que des enfants sont nés dans ce camp, privés de droits, sous le statut de réfugiés. La citoyenneté libanaise ne leur est pas accordée ; ils ne peuvent donc rien posséder et sont exclus du marché du travail. Ces personnes ont énormément souffert. Elles ont perdu des membres de leur famille ou les ont vus partir dans différents endroits du monde. Elles sont bloquées dans le camp, dans l'attente d'une solution politique. Elles se sentent oubliées. Elles sont réfugiées depuis 1948. La plupart ont encore les clés de leur maison et leur titre foncier. Une décision de l'ONU les autorise à retourner chez elles, mais il leur est impossible de quitter le Liban, sauf si elles se marient avec un étranger ou immigrent illégalement en Europe.
Mais je tenais aussi absolument à dépeindre des personnes débordant d'humour, de chaleur et de bienveillance. Je voulais montrer leurs espoirs, qui contrastent avec tout ce qu'elles ont enduré. La vie de ces gens est très dure mais j'ai profité de beaucoup de leur qualité, de leur accueil et de l'inventivité qu'ils déploient pour survivre. Il n'était pas question que ce ne soit pas dans le film !

Dans quelle mesure les histoires et les personnages du film sont-ils authentiques ou biographiques ?
Les personnages sont tous inspirés de mes amis et de leur famille. elles s'inspirent d'événements réels que j'ai pu lire dans des biographies et des documents d'archives puisant dans l'histoire orale des réfugiés installés dans les camps. Mon objectif était de réaliser un film qui semble aussi réaliste que possible aux yeux des Palestiniens qui vivent au Liban. Il entremêle différentes personnes, différentes histoires et différentes situations vécues dans le camp.

Comment avez-vous créé l'environnement dans lequel évoluent les personnages ?
Le camp sert de décor au film. Nous avons vu les premières tentes se dresser suite à la Nakba [mot arabe qui signifie « catastrophe » et qui désigne l'exode forcé d'environ 700 000 Palestiniens entre 1947 et 1948] et, depuis, le camp ne cesse de grossir. Nous avons déployé des efforts considérables pour trouver des photos des camps datant des 70 dernières années. J'ai commencé mes recherches en récupérant des photos auprès de ma mère qui a travaillé comme infirmière dans les camps dans les années 80 et au-delà.

Quelle est la situation des enfants qui vivent actuellement dans le camp ?
Burj El Barajneh abrite quelque 21 000 enfants, soit environ 43 % de la population totale du camp – sans compter les 20 000 réfugiés récemment arrivés de Syrie qui vivent dans un kilomètre carré. Leur situation est donc très problématique. Ils se sentent complètement exclus de la société libanaise et sont « ghettoïsés » dans le camp. Heureusement, le plupart sont néanmoins scolarisés, mais un nombre croissant d'enfants semi-analphabètes décrochent avant le secondaire. Beaucoup optent pour des formations professionnelles. Les enfants ont du mal à étudier, car ils savent qu'ils ne trouveront pas de travail au Liban. Presque tous rêvent de s'installer dans un autre pays ou de rentrer chez eux un jour.

Scénario et Réalisation
Mats Grorud

Direction artistique et Graphisme
Rui Tenreiro

Image
Sara Sponga et **Nadine Buss**

Animation
Pierre-Luc Granjon et Hefang Wei

Studio d'animation
Foliascope

Consultants scénario
Trygve Allister Diesen, Ståle Stein Berg and Robin Jensen

Sound design
Christian Holm, Erik Bjerknes

Montage
Silje Nordseth, Karstein Meinich

Musique
Nathanaël Bergèse

Producteurs

Frode Søbstad - Tenk.tv
Patrice Nezan et Laurent Versini - Les Contes Modernes
Annika Hellström - Cinenic Film

En coproduction avec

Région Auvergne Rhône Alpes Cinéma et **Film i Väst,**

Avec le soutien de
NFI, CNC, SFI, EURIMAGES, CREATIVE EUROPE, VIKEN FILMSENTER, FRITT ORD, FOND FOR LYD OG BILDE, RÉGION GRAND EST, STRASBOURG EUROMÉTROPOLE, GÖTEBORG CITY, SACEM, NRK, SVT, EUROPAFILM, FOLKETS BIO

Ventes internationales
JOUR2FÊTE

PRESSE
Ciné-sud Promotion
Claire Viroulaud & Mathilde Cellier
01 44 54 54 77
claire@cinesudpromotion.com
mathilde@cinesudpromotion.com

DISTRIBUTION
Jour2Fête
Sarah Chazelle & Etienne Ollagnier
9, rue Ambroise Thomas - 75009 Paris
01 40 22 92 15
contact@jour2fete.com

SYNOPSIS

Beyrouth, Liban, aujourd'hui.
Wardi, une jeune Palestinienne de onze ans, vit avec toute sa famille dans le camp de réfugiés où elle est née.
Sidi, son arrière-grand-père adoré, fut l'un des premiers à s'y installer après avoir été chassé de son village en 1948.
Le jour où Sidi lui confie la clé de son ancienne maison en Galilée, Wardi craint qu'il ait perdu l'espoir d'y retourner un jour.
Mais comment chaque membre de la famille peut-il aider à sa façon la petite fille à renouer avec cet espoir ?

« D'où vient et où vit Wardi ? »

PAR DOMINIQUE VIDAL
JOURNALISTE ET HISTORIEN

Toutes les entreprises coloniales ont le même objectif : exploiter la main d'œuvre autochtone. Sauf une : l'entreprise sioniste. Theodor Herzl, le fondateur du mouvement, et ses successeurs jusqu'à ce jour entendaient moins faire travailler les Palestiniens que les expulser de leur terre, afin d'y créer un État juif sur tout le territoire.

Cette stratégie a commencé avec la guerre de 1947-1949, qui a contraint au départ les quatre cinquièmes des Arabes de Palestine. C'est ce que les Palestiniens appellent la Nakba (catastrophe). À ces 800 000 expulsés s'en sont ajoutés 400 000 autres lors de la guerre de 1967. Et le processus n'a pas cessé depuis.

Voilà pourquoi la question des réfugiés – dont Wardi et les siens – a toujours constitué pour la Résistance palestinienne une question centrale. Le 11 décembre 1948, l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations unies (ONU) a adopté la résolution 194 prônant le droit des réfugiés au retour ou/et à une compensation financière. Cinq mois plus tard, Israël s'est engagé à appliquer ce texte lors de son admission aux Nations unies, mais il n'a jamais tenu sa promesse.

Soixante-dix ans plus tard, l'organisation des Nations unies chargée des réfugiés palestiniens, l'UNRWA, en recense plus de cinq millions dans les territoires occupés, dans le reste du Proche-Orient et ailleurs dans le monde. Mais la décision de l'administration Trump de couper les vivres à l'UNRWA risque de compromettre les missions de celle-ci, à commencer par la santé des réfugiés et l'éducation de leurs enfants.

Partiellement compensée par les contributions supplémentaires de nombreux États, cette réduction du budget destiné aux réfugiés palestiniens aura des conséquences diverses, à l'image de leur situation dans les différents pays d'accueil. Elle est particulièrement grave dans la bande de Gaza, où 70 % de la population (sur)vivent de l'aide internationale. Hors de Palestine, outre la Syrie où la répression du régime de Bachar al-Assad a aussi visé les Palestiniens, c'est au Liban que les réfugiés connaissent le sort le plus dramatique. Celui-ci tient d'abord au contexte économique et social. Selon les autorités de Beyrouth, les réfugiés palestiniens qui peuplent une douzaine de camps et les agglomérations voisines seraient 173 000 – 260 000, affirme l'UNRWA. Une enquête de cette dernière montre que nombre d'entre eux sont privés de services de base : réseaux d'électricité, égouts et ramassage des ordures. Et 78 % des ménages se plaignent de l'humidité, Les deux-tiers des Palestiniens du Liban connaissent la pauvreté. Car une trentaine de professions, contre soixante-dix auparavant, leur restent interdites. Et ceux ont un emploi ne peuvent acheter hors des camps ni logement ni entreprise, ni terre. Quant aux enfants, ils n'ont pas accès au système éducatif d'État. Depuis 2011, les réfugiés palestiniens subissent de surcroît la « concurrence » des Syriens arrivés par centaines de milliers. En revanche, les travailleurs palestiniens auraient enfin accès, à certaines conditions, à la Sécurité sociale libanaises.

Mais la précarité de leur situation tient aussi aux tensions avec la population locale. Pour beaucoup de Libanais, les Palestiniens portent une responsabilité majeure dans la terrible guerre civile qu'a connue le pays du Cèdre. À plusieurs reprises, la haine des Palestiniens y a dégénéré en violences. Ce fut notamment le cas en septembre 1982, quand les milices phalangistes (chrétiennes) perpétrèrent un terrible massacre dans les camps de Sabra et de Chatila, au sud de Beyrouth, sous les yeux de l'armée israélienne…

DE NOMBREUSES ASSOCIATIONS ET ORGANISATIONS SOUTIENNENT LA SORTIE DU FILM EN FRANCE. PARMI ELLES, 3 S'INTÉRESSENT PLUS SPÉCIFIQUEMENT À LA DÉFENSE DES DROITS DES ENFANTS…

LES AMIS DES ENFANTS DU MONDE

Fondée en 1970 pour venir en aide aux enfants victimes de la guerre au Vietnam, l'association *les Amis des Enfants du Monde* accompagne le développement global des enfants, les aide à grandir et contribue à leur éducation. Elle soutient près de 70 programmes dans 13 pays du monde, à travers un réseau de 37 partenaires locaux. L'UNHCR estime à 1,2 million le nombre de réfugiés au Liban, soit 1/4 de la population libanaise. Parmi ces 1.2 million, 500 000 sont des enfants ; et parmi eux, 200 000 ne sont pas scolarisés, dont certains depuis plusieurs années.
Les partenaires libanais de l'Association interviennent dans dans trois grands domaines : Soutien familial, Education, Accompagnement psychologique et construction du vivre ensemble.

Les Amis des Enfants du Monde sont partenaires du film WARDI, car il est essentiel de parler de ces enfants, dont les droits les plus fondamentaux sont souvent bafoués, et et raconter leur quotidien.

VISION DU MONDE

1ère ONG de parrainage d'enfants, *Vision du Monde* travaille au quotidien pour que chaque enfant partout dans le monde puisse grandir dignement au sein de sa famille. L'association protège les enfants les plus vulnérables à travers des programmes de développement d'une quinzaine d'année en travaillant main dans la main avec les communautés locales. Elle intervient dans les domaines de l'accès à l'eau potable, l'alimentation, l'éducation et la santé. Son approche est basée sur le transfert de compétences pour permettre l'autonomie des personnes accompagnées.

Vision du Monde est ainsi ravi de s'associer au film Wardi pour sensibiliser le plus grand monde au respect des droits de l'enfant et aux enjeux liés à leur protection.
L'association est présente dans de nombreux camps de réfugiés partout dans le monde pour apporter une aide humanitaire d'urgence et développer des projets de long terme pour que chaque enfant ait le droit de vivre pleinement sa vie.

LA VOIX DE L'ENFANT